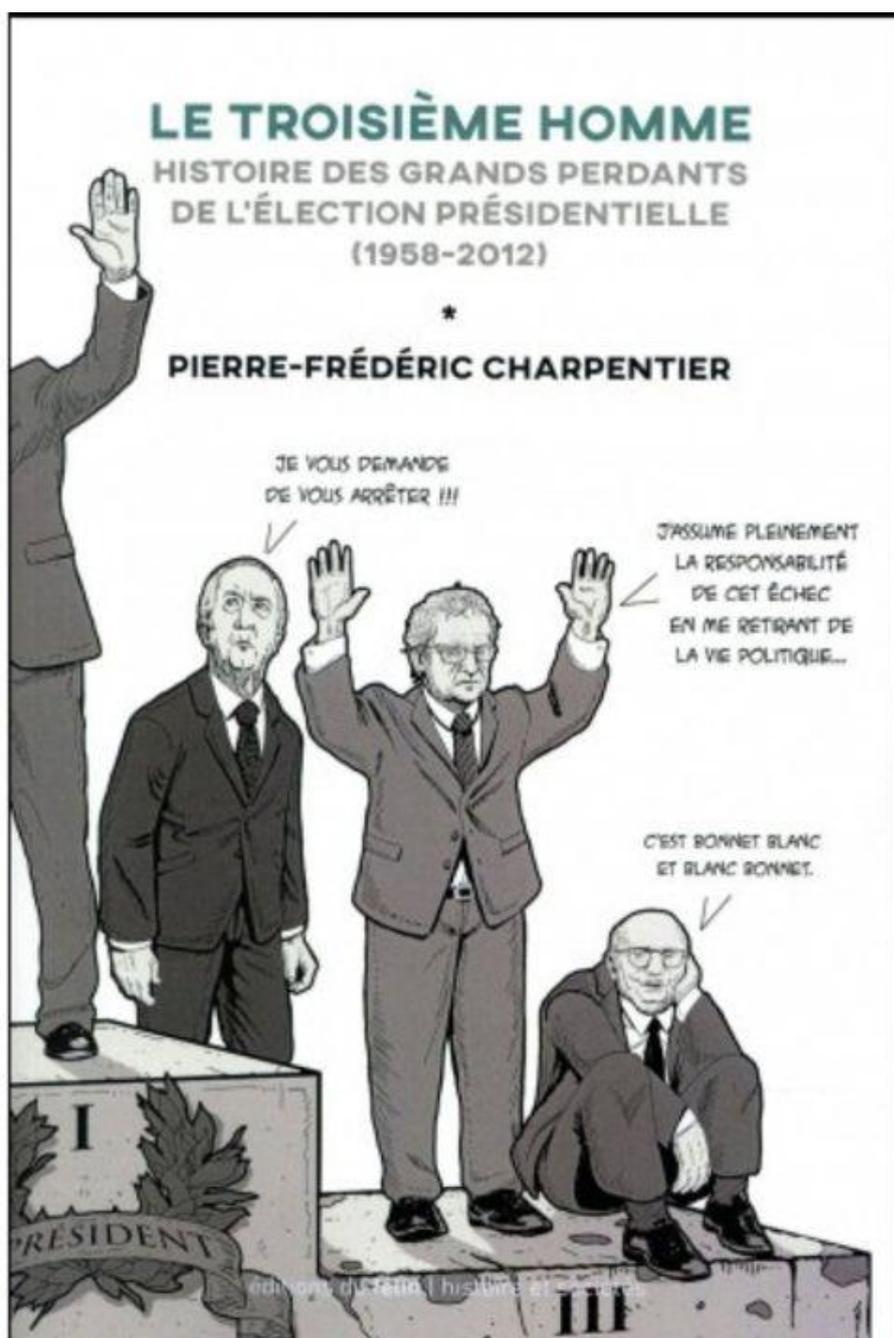




Déconfitures présidentielles

Livre. L'historien Pierre-Frédéric Charpentier revient sur les campagnes passées en s'intéressant au « troisième homme », le premier des candidats non qualifiés pour le second tour.





Souvent qualifiée d' « *insaisissable* », l'actuelle campagne présidentielle présente au moins une vertu : personne ou presque ne prétend savoir dès à présent qui seront les deux finalistes, ni même qui figurera dans le trio de tête, au soir du premier tour. Dans les campagnes précédentes, à dix semaines de l'élection, les experts croyaient savoir... avant d'être cruellement démentis par les électeurs.

Cette petite leçon de modestie constitue l'un des mérites de l'ouvrage de Pierre-Frédéric Charpentier. Pour analyser les campagnes passées, cet historien, enseignant à Toulouse, a adopté un angle d'attaque original : dresser le portrait du troisième homme. Le premier des candidats à ne pas figurer au second tour. Celui dont le chant du cygne consiste à se prononcer – ou non – pour l'un des deux candidats encore en lice et donc, piètre consolation, à décider – en partie – de l'issue de l'élection.

Potion amère

Une potion d'autant plus amère qu'assez souvent, cet « *indispensable second rôle* », selon la formule de l'auteur, a fait figure de favori en début de campagne. Certes, ce n'était le cas ni de Jean Lecanuet (1965) ni de Jacques Duclos (1969), lors des premières élections du président de la République au suffrage universel, ni plus récemment de François Bayrou (2007) ou de Marine Le Pen (2012), mais en revanche Jacques Chaban-Delmas (1974), Raymond Barre (1988), Edouard Balladur (1995) et Lionel Jospin (2002) y ont cru. Sans doute un peu trop d'ailleurs.

Plusieurs leçons peuvent être tirées de ces échecs. Etre premier ministre au moment de l'entrée en campagne est l'un des meilleurs moyens de ne pas accéder à l'Élysée dans la foulée. De plus, jusqu'à présent, « *le troisième homme est clairement positionné à droite* » selon le constat d'Edouard Balladur. Seules exceptions : le communiste Jacques Duclos, qui réalisa une véritable performance en 1969, et le socialiste Lionel Jospin, qui, en 2002, réalisa une contre-performance tout aussi inattendue. Mais la principale leçon reste, bien entendu, que c'est la campagne qui fait l'élection et non l'inverse. Et accessoirement que ladite campagne est rarement reluisante.

Ce n'est pas un scoop, mais à l'heure où François Fillon se dit victime d'« *officines* », ce livre remet utilement en mémoire les coups bas dont les héritiers du général de Gaulle ont, depuis près d'un demi-siècle, le secret, à défaut d'en avoir l'exclusive. Plusieurs confidences recueillies par l'auteur – qui a rencontré une douzaine de responsables politiques – sont savoureuses, même si certaines laissent sceptique. Est-ce vraiment la prise d'otages de l'Airbus d'Air France à Marignane par un commando islamiste, en décembre 1994, qui a « *véritablement déterminé* » Edouard Balladur à se présenter à la présidentielle ? On peut en douter. Seule déception à la lecture de l'ouvrage : l'argent tient très peu de place dans ces neuf récits par ailleurs vivants et circonstanciés.

« Le Troisième Homme. Histoire des grands perdants de l'élection présidentielle (1958-2012) », Pierre-Frédéric Charpentier, [Editions du félin](#), 314 pages, 19,90 euros.